

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Roland Giguère : le prix Athanase David après le prix Paul-Émile-Borduas

André Vanasse

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37348ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (2000). Roland Giguère : le prix Athanase David après le prix Paul-Émile-Borduas. *Lettres québécoises*, (97), 7–7.

**Roland Giguère : le prix Athanase-David  
après le prix Paul-Émile-Borduas**

ROLAND GIGUÈRE NE S'ATTENDAIT GUÈRE À recevoir le prix Athanase-David 1999, le prix le plus prestigieux du Québec dans le domaine littéraire. Non pas que le poète Giguère doutât de son talent — les prix obtenus au cours des ans ne lui laissent aucun doute à ce sujet — mais tout simplement parce que, ayant reçu le prix Paul-Émile-Borduas en 1982, il croyait que le David lui était en quelque sorte inaccessible.

L'annonce ne pouvait pas mieux tomber : cette année, Roland Giguère fête ses 70 ans de même que ses 50 ans de carrière littéraire. Né le 4 mai 1929, il a en effet publié son premier recueil de poésie en 1949. *Faire naître* a paru chez Erta, maison qu'il avait fondée. Les poèmes étaient accompagnés d'illustrations signées par Albert Dumouchel, son maître de gravure à l'École des arts graphiques. Cette première expérience fut décisive : le poète prit goût non seulement à la poésie, mais aussi à l'illustration d'art de sorte que, tout au long de son existence, il produisit des livres d'artiste tout autant que des poèmes ou des affiches. Typographie et illustration se sont pour ainsi dire liées dans son esprit en un tout quasi indissociable.

L'arrivée de Roland Giguère sur la scène artistique québécoise coïncide avec celle de la contestation et du renouveau. Il faut savoir que les années 1945-1955 marquent la première rupture avec une idéologie conservatrice qui perdurait depuis près d'un siècle. En effet, c'est en 1948 que paraît *Refus global*, puis, en 1950, *Prisme d'yeux*.

De fait, le tournant des années cinquante témoigne d'un grand moment d'effervescence au Québec dans tous les arts, y inclus la littérature. Il faut se souvenir que c'est à cette époque qu'ont paru *Bonheur d'occasion* (1945), le premier véritable roman urbain, et, un peu plus tard, *Le tombeau des rois* d'Anne Hébert (1953), un recueil qui rompait avec l'esthétique poétique pratiquée jusque-là.



Roland Giguère

Roland Giguère, quant à lui, a résolument opté pour la modernité. Très tôt, il a été séduit par le surréalisme dans lequel il a trouvé le lieu d'expression qui lui convenait. Encore faut-il savoir que Roland Giguère a pratiqué le surréalisme à sa manière, c'est-à-dire en utilisant bien sûr le jeu de mots, mais en laissant aussi une large place à l'émotion. « Le poète, dit-il, n'est rien d'autre qu'un sismographe qui enregistre les tremblements de l'être.<sup>1</sup> » Et ce sont précisément ces tremblements, ces émotions affleurant à la conscience du poète qui constituent sa véritable signature. Une poésie qui ressemble souvent à un aveu tremblant, comme celui qu'il nous confie dans « Dernière lettre<sup>2</sup> » :

*Je ne vous écrirai pas comme autrefois  
des pages de marécages où l'on s'enfoncé  
où l'on ne voit plus rien d'autre  
que nos saisons qui sombrent*

*Je ne vous écrirai pas non plus  
sur ces futurs de paille sur ces passés pourris  
je ne vous écrirai pas le temps qu'il fait  
au fond de ce pays sans âge*

*je ne vous écrirai pas ma vie  
je ne vous écrirai plus.*

Poète discret, Roland Giguère a mené sa carrière sans éclat. Cela ne l'a pas empêché de faire sauter les carcans de la poésie et de marquer du même coup la littérature de son empreinte.

Roland Giguère est considéré à juste titre comme l'un des poètes majeurs de sa génération. La communauté littéraire se réjouit du prix prestigieux qui lui a été accordé.

AV

1. Roland Giguère, « De l'âge de la parole à l'âge de l'image », p. 110 dans *Forêt vierge folle*, Montréal, l'Hexagone, 1978, 224 p.

2. *Ibid.*, « Dernière lettre », p. 119.

**Hommage à Francis Bossus, écrivain :  
écrire toute une vie sans faire de bruit**

M. FRANCIS BOSSUS EST DÉCÉDÉ le 30 novembre dernier. Il écrivait des romans. Des romans sombres, existentiels, profonds, et magnifiques tout à la fois. J'ai toujours trouvé qu'il maniait la plume comme un dieu. Je le lui disais souvent, mais il en riait. Comme s'il ne me prenait pas au sérieux. Et pourtant...

Francis Bossus dénichait toujours le verbe qu'il fallait, le mot précis, le mot juste qui sonne bien, la phrase qui vous emporte. Plus il écrivait et mieux il écrivait. Recevoir un manuscrit de M. Bossus, c'était une joie. C'était une fête. Le manuscrit était impeccable. Rien à redire ou presque. Rien à enlever. Rien à ajouter. Quelle humiliation pour un éditeur ! Je blague.

Peu de gens savent que Francis Bossus a écrit des livres formidables. Des livres qui dépayseraient et qui vous amènent ailleurs durant quelques heures, durant quelques jours. Des livres loin de la mode du temps.

Il y a beaucoup d'écrivains aujourd'hui pour qui l'article et leur photo dans le journal comptent plus que leurs livres. Francis Bossus n'était pas de cette race, il écrivait davantage pour l'art que pour l'ar-

gent et la gloire quoique la lueur d'un petit projecteur, une fois de temps à autre, ne l'eût nullement agacé. Vous l'aurez compris, Francis Bossus était loin d'être un écrivain médiatisé et médiatique.

Francis Bossus n'est plus. Évidemment, sa mort n'a pas fait la une, loin de là. Même pas deux lignes dans un journal. Avec son doux cynisme, il aurait sans doute dit en haussant les épaules : « *What else is new !* » Et puis après, hum ?

Et puis après, je vous dirai que ses livres sont toujours là. Chez le libraire, il y a peu de chance, car une nouveauté chasse vite l'autre, mais dans une bibliothèque publique, oui. Alors installez-vous à l'ordinateur et tapez : Bossus, et vous aurez sur l'écran toute la vie passionnée d'un homme ; une dizaine d'ouvrages. Je vous conseille *La couleur du rêve* son meilleur à mon avis (qui était en lice pour le prix France/Québec, ce qui n'est pas rien) et son dernier, complètement passé inaperçu : *La dame blanche*, un polar dans un sens, mais avec un petit quelque chose en prime comme la vie qui s'en va, comme l'amour que l'on perd et que l'on recherche encore... Et si vous avez encore un peu de temps, il y a *Quand la mort est au bout* (un recueil de nouvelles), *Il pleut des hommes et l'enfant et les hommes*, qui lui a valu le prix Jean-Béraud-Molson.

Francis Bossus a écrit toute sa vie. Malgré tout. Malgré le silence.

RS, éditeur et ami